

La duplicité des signes : immanence et transitivité

Arild Utaker¹

Résumé

La critique saussurienne d'un rapport direct entre le langage et le monde implique « l'essence double du langage ». Un signe est à la fois sonorité et contenu et donné à la fois comme langue (immanence) et comme parole ou discours. Son immanence signifie une différence (écart) par rapport au monde, et constitue une condition pour en parler. C'est la transitivité au sens de Benveniste ; parler c'est « parler-de ». Il s'ensuit que la duplicité des signes déconstruit l'opposition entre le « symbolique » et le « diabolique ».

Mots clés : Saussure ; essence double ; langue-parole ; Benveniste ; double signifiance ; symbolique-diabolique.

Abstract

The saussurian critic of a direct relationship between language and world implies the double essence of language. A sign is both a sound and content and is given in the system of language (immanence) as well as in speech or discourse. The immanence separates language from the world in a way that constitutes the possibility of talking about the world. This is the transitivity in the sense of Benveniste: to speak is to speak of something ("parler-de"). The duplicity of the sign signifies then that it is both a difference ("diabolique") and a relationship ("symbolique") to the world.

Keywords: Saussure; double essence; language-speech; Benveniste; double signifying; symbolic-diabolic.

¹ Université de Bergen (Norvège). Département de philosophie.

1. Le malentendu : le présupposé ontologique

« Comment saisir l'extrême malentendu qui domine les raisonnements sur le langage ? » (Saussure, 2002 : 42). Saussure insiste sur cette question dans son manuscrit *De l'essence double du langage* : « Nous ne pouvons nous dissimuler que la grande difficulté de notre exposé (et celle qui dénaturera, nous le craignons, le sens de nos observations pour l'esprit de quelques lecteurs) vient de l'erreur même que cet opuscule est destiné à combattre » (Saussure, 2002 : 45)². Saussure s'attaque en fait à une évidence profondément enracinée dans nos traditions de pensée comme dans « l'esprit de quelques lecteurs », à savoir que le langage est subordonné à la pensée ou au monde. Il y a d'un côté le langage, de l'autre ce qu'il représente ou exprime. Un signe ou un son sera ainsi le signe d'une signification ou d'une idée.

Si de telles distinctions sont des lieux communs, elles nous viennent sans doute de notre langage. En quelque sorte, parler veut dire qu'on oublie qu'on parle, comme si le langage s'effaçait devant ce qu'on exprime ou ce qu'on dit. Le point de départ d'une réflexion sur le langage suppose ainsi que les mots sont des signes pour ce qui a déjà été dissocié du langage : le sens ou la pensée. Saussure le souligne dans le *Cours de linguistique générale (CLG)* : « On oublie que si *arbor* est appelé signe, ce n'est qu'en tant qu'il porte le concept "arbre" de telle sorte que l'idée de la partie sensorielle implique celle du total » (CLG : 99). Le signe, dans l'usage courant, semble être fondé sur un oubli qui nous mène à concevoir une opposition entre le signe (comme « partie sensorielle ») et ce qu'il signifie ou représente. D'où la question obligatoire : comment comprendre le rapport entre les deux ?

Voilà le malentendu et pour en sortir il faut dissoudre la question. Elle n'a pas de sens. Il n'y a pas d'opposition ou de dualisme entre le signe et l'idée ou entre le son et l'idée :

Le dualisme profond qui partage le langage ne réside pas dans le dualisme du son et de l'idée, du phénomène vocal et du phénomène mental ; c'est là la façon facile et pernicieuse de le concevoir. Ce dualisme réside dans la dualité du phénomène vocal COMME TEL, et du phénomène vocal COMME SIGNE – du fait physique (objectif) et du fait physico-mental (subjectif), nullement du fait « physique » du son par opposition au fait « mental » de la signification (ELG : 20).

Le dualisme entre son physique et signification est une chimère qui implique une signification déliée du son. Par contre, le son physique existe, mais comme entité qui ne fait pas partie du langage. Ainsi, le dualisme réel est celui qui distingue entre ce qui relève du langage et ce qui tombe en dehors du langage : le son physique. Dans le langage nous avons « le phénomène vocal comme signe » différent du phénomène vocal « brut » ou physique. La signification est dans le signe comme le son est dans le signe. C'est pourquoi il n'y a pas un rapport entre le son physique et le signe ou un rapport entre le signe et le monde qui peut expliquer le langage. À l'intérieur du langage il n'y a donc pas de dualismes (comme par exemple entre des entités opposées) : « Il y a un premier domaine, intérieur, psychique, où existe le signe autant que la signification, l'un indissolublement lié à l'autre » (ELG : 21). « Nous disons d'abord que la *forme* est la même chose que la *signification* » (ELG : 42).

En rompant avec la conception traditionnelle qui pose un rapport entre des signes et des significations (idées), Saussure rend manifeste une implication importante d'un tel rapport. Pour qu'ils fassent sens, il faut concevoir ces termes comme simples et positifs. D'un côté il y a des signes, de l'autre des choses ou des idées. Un signe reçoit ainsi son identité de ce à quoi il se réfère. Son rapport aux autres signes devient donc secondaire et apparaît comme une conséquence d'une identité donnée par ce qu'il est censé représenter. Ce n'est pas le rapport (en lui-même) qui définit le signe, mais l'objet qu'il représente. Il s'agit en effet d'une

² Pour une introduction à ce manuscrit posthume, voir Utaker (2016).

présupposition ontologique qui fait des êtres, des objets et des signes des entités ayant priorité par rapport aux relations et aux différences. C'est ainsi que la pensée traditionnelle relève d'une pensée de l'être. Saussure bouleverse ce schème et par là aussi l'idée d'un rapport entre les signes et les idées ou les choses³.

2. Dans le langage, tout est relationnel

Au lieu de supposer un tel rapport, la thèse de Saussure est que tout dans le langage est relationnel. Un signe n'est ce qu'il est qu'en fonction d'autres signes. Ainsi, il signifie en vertu des signes qui le constituent sans que cela se réduise aux relations entre les signes. C'est pourquoi sa signification est dans le signe (les deux sont « indissolublement liés ») sans que le signe cesse d'être acoustique. Entre le signe et la signification il y a à la fois unité et différence. Le signe est double. Il n'y a pas de dualisme entre signe et signification, mais un signe qui enferme les deux. Voici l'essence double du langage.

2.1. La duplicité du signe

Saussure se retrouve ici sur un terrain où il est « abandonné par toutes les analogies du ciel et de la terre » (CLG/E : 169). Aussi faut-il quitter toute une terminologie : « signe », « signification », « idée ». Sinon, on peut croire qu'il ne fait qu'unifier ce que la pensée traditionnelle distingue comme signe et signification. Il détruit évidemment les deux. Mais avec des mots qu'il est forcé d'employer et qui faussent ce qu'il cherche. Ainsi il emploie les mots « signe » et « signification » dans son manuscrit dans leur sens habituel, pour exprimer quelque chose qui va à l'encontre de leur sens. Ce n'est que bien plus tard (dans son *Cours de linguistique générale*) qu'il introduit son remaniement terminologique ; le « signifiant » et le « signifié » comme deux faces d'un « signe ». Mais ceci ne le satisfait pas. Tout se passe comme si ce qu'il cherchait dans le langage était tellement enfoui qu'il n'y avait pas de mots appropriés pour le comprendre : « [n]ous ne gagnerons pas par là ce mot qui manque encore et désignerait sans ambiguïté leur ensemble. N'importe quel terme qu'on choisira (*signe, terme, mot*, etc.) glissera à côté et sera en danger de ne désigner qu'une partie » (CLG/E : 151).

Si ces termes « glissent » facilement à côté c'est parce qu'ils risquent aussi d'abstraire le langage du sujet parlant. Pour le sujet, percevoir une sonorité et comprendre un sens sont une seule et même chose : « La première expression de la réalité serait de dire que la langue (c'est-à-dire le sujet parlant) n'aperçoit ni l'idée *a*, ni la forme *A*, mais seulement le rapport *a / A* » (ELG : 39). Tout se passe comme si le sens (« l'idée ») était dans l'expression (« la forme »). Si le philosophe les divise, c'est le linguiste, qui a analysé la morphologie des formes comme ce qui fait sens, qui sait les réunir. Mais cette unité n'abolirait pas leur différence. Le signe est « double » et par là il risque de nous échapper : « cette irritante duplicité qui fait qu'on ne le saisira jamais » (ELG : 217). Comment comprendre qu'une différence hétérogène entre signifiant et signifié implique par là aussi leur union ? Et comment comprendre que cette union dépend des rapports du signe avec d'autres signes de la même langue ?

2) [...] il n'y a point d'entité linguistique parmi celles qui nous sont données qui soit *simple*, puisque étant réduite même à sa plus simple expression, elle oblige de tenir compte à la fois d'un signe [« signifiant »] et d'une signification [« signifié »], et [...] lui contester cette dualité ou l'oublier revient directement à lui ôter son existence linguistique, en la rejetant par exemple dans le domaine des faits physiques ;

³ « Pour certaines personnes la langue, ramenée à son principe essentiel, est une nomenclature, c'est-à-dire une liste des termes correspondant à autant des choses » (CLG : 97). L'importance théorique de cette critique est développée dans mon livre sur Saussure (Utaker, 2016).

- 3) [...] si l'unité de chaque fait du langage résulte déjà d'un fait complexe consistant dans l'union des faits, elle résulte de plus d'une union d'un genre hautement particulier : en ce qu'il n'y a rien en commun, dans l'essence, entre un signe [« signifiant »] et ce qu'il signifie ;
- 4) [...] l'entreprise de classer le fait d'une langue se trouve donc devant ce problème : de classer des *accouplements d'objets hétérogènes* (signes-idées [« signifiants »-« signifiés »]), nullement, comme on est porté à le supposer, de classer des objets simples et homogènes, ce qui serait le cas si on avait à classer des signes *ou* des idées. (ELG : 20).

Saussure ne cache pas les problèmes : comment comprendre l'accouplement entre le son et le sens, et comment le lier aux différences entre les signes ? « Ainsi non seulement il n'y aura pas de termes positifs, mais des *différences* ; mais deuxièmement ces différences résultent d'une combinaison de la forme et du sens perçu » (ELG : 66). En fait, il semble qu'il pose deux principes, étant donné qu'un signe (au sens saussurien) est à la fois un double signifiant / signifié et ce qui est constitué par d'autres signes. Je vais essayer de développer la problématique de la manière suivante : Saussure (implicitement) distingue entre deux types de différences : une différence hétérogène entre signifiant et signifié et une différence homogène entre des signes (ou entre des signifiants ou entre des signifiés). Les deux différences sont impensables sans la double essence du langage. Dualité (double) et différence renvoient l'une à l'autre.

2.2. Dualité, négativité et arbitraire

La dualité du signe – le fait qu'il est à la fois signifiant et signifié – montre qu'il n'est fondé que sur ses différences par rapport à d'autres signes. Autrement dit, ce que le signe n'est pas – sa négativité – le constitue. Un signe s'appuie sur des signes et n'a pas de fondement en dehors du fait d'être signe – un « fait linguistique ». C'est pourquoi il n'y a pas non plus un rapport entre le signifiant et le signifié qui fonde le signe. Pas de rapport de représentation, de correspondance, de règle ou de code qui réunit les deux : « il n'y rien de commun entre les deux ». Voici l'arbitraire radical du signe. C'est justement pour cette raison qu'il n'y a pas un dualisme (dichotomie) qui divise le signe en deux parties qui s'excluent l'une l'autre. Ici, la différence est en même temps une union. Le signe est à la fois un et deux – il a deux faces – et cette dualité (double) n'est possible que si le signe est arbitraire. Car le signe est fondé par rapport aux autres signes, et non pas sur un rapport entre un signifiant et un signifié. Mais les deux se trouvent toujours en présupposition réciproque ; il n'y a pas de signifiant qui ne signifie pas et il n'y a pas de signifié sans signifiant. C'est pourquoi les deux n'ont pas une existence séparée l'un de l'autre pour ensuite se mettre en rapport (comme s'il y avait un son physique à mettre en rapport avec une signification).

En ce sens l'arbitraire du signe n'a rien à voir avec le concept de l'arbitraire de la tradition qui pose que le langage est arbitraire par rapport à ce qu'il est censé représenter. Il faut donc un accord ou une convention qui puisse relier les deux : « On voit dans la langue un accord ou un contrat. C'est négliger le plus caractéristique » (CLG/E : 50). En effet, si l'on n'assume pas la dualité du signe, le lien entre l'unité du signe et son arbitraire devient incompréhensible. On le voit par exemple dans l'article de E. Benveniste « Nature du signe linguistique » de 1939 : « Entre le signifiant et le signifié le lien n'est pas arbitraire, au contraire il est *nécessaire*. Le concept ("signifié") "bœuf" est forcément identique dans ma conscience à l'ensemble phonique ("signifiant") *böf*. Comment en serait-il autrement ? » (Benveniste, 1966 : 51). Benveniste ne soupçonne pas qu'il est « nécessaire » parce qu'arbitraire. Le même malentendu se répète dans la réception ultérieure de Saussure. Chez R. Jakobson » (1963 : 241) : « Dans le langage référentiel, le lien entre le signifiant et le signifié est, dans l'écrasante majorité des cas, un lien

de contiguïté codifiée – c'est ce qu'on a souvent appelé d'un terme qui prête à confusion, l'arbitraire du signe linguistique ». Et Lévi-Strauss peut conclure dans *La pensée sauvage* que « [l]e caractère arbitraire du signe n'est que provisoire » (Lévi-Strauss, 1962 : 205).

3. L'essence double du langage

3.1. Sortir de la logique

Tout se passe comme si l'arbitraire ne rimait pas avec un système de signes qui définit bel et bien un ordre. Il ne faut pas non plus oublier que la logique n'est pas arbitraire et qu'elle met en œuvre des rapports nécessaires. Signe double et arbitraire impliquent, de fait, de sortir de la logique. La proposition est un concept logique, pas un concept linguistique. En ce sens, une langue n'est ni vraie ni fausse. La grammaire est indépendante de la logique, et Saussure – contre la tradition philosophique – doit distinguer entre langage et vérité. Aussi longtemps qu'on s'en tient à un rapport entre langage (ou signes) et réalité (ou pensée) on assume facilement que les phrases vraies (des propositions) assurent ce rapport comme une correspondance. Nous avons un langage face à une réalité, comme si le langage lui-même parlait. Autrement dit, comme si le langage dans la tradition philosophique était lui-même un discours qui représentait la pensée ou le monde. On occulte ainsi ce que les distinctions établies par Saussure entre langue et parole ou entre langue et discours représentent de nouveau. Elles n'avaient pas d'existence avant lui. Un discours peut être logique, pas une grammaire. Linguistiquement, ce qui définit une phrase ou un signe n'est pas ce qui pourrait les rendre vrais. Ce qui les définit est tout simplement la langue à l'intérieur de laquelle ils jouent un rôle.

En pensant l'essence du langage comme « une essence double », Saussure soustrait le langage à la logique. Il ne nie pas la logique, mais limite son domaine de validité. La logique (classique) présuppose le langage tandis que le langage ne présuppose pas la logique. On voit la difficulté : Saussure rompt avec la logique comme armature de notre langage et de notre pensée sans avoir de concepts tout prêts pour penser le langage autrement. Dans une langue il n'y a ni identité logique ($A = A$), ni négation logique (non- A), ni « tiers exclu ». La logique présuppose une proposition (ou un jugement) ayant un contenu vrai ou faux. Mais un tel contenu ne se trouve pas dans la langue, étant donné qu'il n'y a pas de termes positifs mais seulement des différences qui ne donnent jamais un contenu positif. Un signe est relationnel ou différentiel sans avoir une identité liée à un signifiant spécifique (ayant un contenu) ou un signifié spécifique (ayant un contenu). Cela donne une « fluctuation » qui caractérise les signes et qui découle du « principe négatif qui est au fond du mécanisme de la langue » (*ELG* : 71). Un signe n'est pas constitué par un contenu ou une « substance », mais par une négativité qui fait qu'un signe existe grâce à ce qu'il n'est pas (des signes avec lesquels il ne coïncide pas). Il s'ensuit que le principe négatif exclut une négation au sens logique. Dans la langue il n'y a pas de signes obtenus par négation d'un signe. Car une négation ne constitue pas un signe, mais marque sa négation ou son absence (comme non- A). La négativité, par contre, montre que c'est justement ce que le signe n'est pas qui le constitue. Il s'ensuit qu'une différence linguistique n'est pas une opposition logique (obtenue par une négation). Une différence logique est exclusive : la différence entre A et B est telle que l'un exclut l'autre. Ici, le tiers est exclu (« tertium non datur »). On est dans le « ou-ou », jamais dans une dualité au sens de « et-et ».

3.2. Primauté de la différence

En somme, ce qui est nouveau chez Saussure, c'est de penser une différence « non exclusive » au sens où c'est la différence entre A et B qui les constitue. Cela implique que les différences

entre les signes sont en même temps les liens entre eux et que les différences sont primaires par rapport aux termes – que tout dans une langue est relationnel. Il ne peut pas en être autrement. Inversement, quand on suppose que les termes (ou en général les êtres) sont primaires, il faut conclure qu'une différence est secondaire. En ce sens, un dualisme classique comme celui de l'esprit et du corps (ou matière) est incapable de rendre compte du langage, qui est à la fois sensoriel (« image acoustique ») et signification. Car la différence entre les deux n'est pas un effet du fait que d'un côté nous avons un signifiant, de l'autre un signifié. La différence et la dualité sont constituées par le langage. En d'autres termes, le langage constitue ses propres caractères, qui ne dérivent donc ni du monde, ni de la pensée.

3.3. Langue et parole

C'est pourquoi il n'y a pas entre le langage et le monde un rapport direct qui définisse le langage. Contre cette conception, Saussure divise le langage en deux : langue et parole (discours). Le sens d'un mot n'est pas donné par un objet du monde, mais par sa langue comme système de signes. Mais la langue n'est rien sans la parole et la parole n'est rien sans une langue. Le langage est double en étant à la fois langue et parole. Si la parole est « les choses dites », la langue est la présence virtuelle des signes qui traversent la parole comme ce qui fait qu'on entend et parle (un peu comme son enveloppe auditive). Il s'ensuit que le signe est doublement double. À la fois comme ce qui réunit le signifiant et le signifié et comme ce qui est donné dans la langue et dans la parole : « le signe, préalablement double par l'association intérieure qu'il comporte et double par son existence en deux systèmes, est livré à une manutention double » (*ELG* : 299).

L'interprétation de Benveniste du rapport langue-discours chez Saussure est donc justifiée : « Elle [la langue] est investie d'une DOUBLE SIGNIFIANCE. [...] La langue combine deux modes distincts de signifiante, que nous appelons le mode SEMIOTIQUE d'une part, le mode SEMANTIQUE de l'autre » (Benveniste, 1974 : 63). D'un côté, un système de signes (sémiotique), de l'autre le discours : « Avec le sémantique, nous entrons dans le mode spécifique de signifiante qui est engendré par le DISCOURS » (Benveniste, 1974 : 64). Voici donc « les deux systèmes » chez Saussure, qui explique le sens ou la signification comme une « double signifiante ». C'est dans la parole qu'on dit quelque chose et la langue est la grammaire qui est une condition pour que cela soit possible. En ce sens, les signes dans la langue montrent leur immanence tandis que les signes dans la parole (discours) ne peuvent pas avoir une telle immanence. Disons qu'un signe est à la fois immanence et ce qui est rendu possible par cette immanence. Dans le discours, comme le souligne Benveniste (1974 : 62), « parler c'est toujours parler-de ».

4. La transitivité du langage

4.1. La double signifiance

D'autre part, « parler de » est toujours « parler à ». L'originalité de Saussure est d'assumer que ceci est déjà donné dans la langue, comme son aspect auditif ou acoustique (le signifiant est une « image acoustique »). La langue est liée à l'oreille de l'autre. Donc son « adressivité » est déjà inscrite en elle (pour l'importance de l'oreille chez Saussure je renvoie à Utaker, 2016). Il faut aussi souligner que la négativité du signe est une condition à la fois pour l'immanence des signes et pour le discours. Négativement défini, le signe est différentiel, ce qui montre qu'il n'est pas identique à lui-même et également ouvert. Dans la langue cela veut dire qu'un signe dépend de ce qu'il n'est pas (ici, il n'y a pas de négation), tandis que dans la parole cela dépend de ce qu'il faut comprendre par « dire quelque chose ». Car le fait que dans une chaîne de signes – un discours – les signes ne sont pas identiques à eux-mêmes montre qu'ils ne renvoient pas à eux-mêmes. N'étant pas identique à lui-même, un énoncé (ou une suite de signes) ne peut que renvoyer à ce qu'il n'est pas. Il échappe à lui-même. Ainsi, parler signifie « parler-de » et en ce sens l'emploi de signes est forcément transitif. « Transitif » se dit d'un verbe qui régit son complément sans intermédiaire, donc par passage direct du sujet de la phrase à son objet. De même entre le dire – la langue – et ce qu'on dit, il y a passage direct. C'est pourquoi une phrase dit exactement ce qu'elle dit (« littéralement ») : « Longtemps je me suis couché de bonne heure » signifie que longtemps je me suis couché de bonne heure. La phrase signifie (dans la parole) ce qu'elle exprime grâce à sa transitivité. Ce dont elle parle est son objet transitif car elle ne peut pas se prendre elle-même comme objet. Dans un sens strict, elle ne peut pas être intransitive. Un signe ne renvoie pas à lui-même, une phrase ne renvoie pas à elle-même. Pour qu'il y ait identité au sens logique, il faut au contraire que A renvoie à lui-même comme entité identique à elle-même. De même en ce qui concerne les paradoxes de la logique. Selon la logique « Je mens » montre un paradoxe parce que, si elle est vraie, cette proposition est fausse, et si elle est fausse elle est vraie. On présuppose que la proposition a pour objet elle-même ; qu'elle est intransitive. Transitive, il faut par contre admettre une différence entre la phrase et ce qu'elle exprime – à savoir une proposition – (étant donné qu'elle ne coïncide pas avec elle-même). Dire la phrase n'est pas forcément en contradiction avec ce qu'elle exprime (sa proposition). Si elle peut exprimer une proposition, la phrase n'est pas en elle-même une proposition. Grammaticalement, elle n'est ni vraie ni fausse et elle échappe ainsi à la proposition qu'elle est censée exprimer. Le fait que ce que je dis représente à la fois une suite de signes (appartenant à une langue) et ce que j'exprime (dans une parole individuelle et spécifique) donne une dualité qui échappe à la logique. Aussi un signe est-il en même temps ouvert dans deux sens. Il est ouvert « intérieurement » aux autres signes (l'immanence) et il est ouvert « extérieurement » à ce qui n'est pas des signes (son dehors). Et l'on ne peut pas avoir l'un sans l'autre. Voilà « la double signifiance ». Il faut ajouter que c'est précisément l'impossibilité d'une « auto-référence » qui montre la réflexivité du langage ; avec des mots on peut parler de mots. Le langage étant à la fois langue et discours, je peux dans un discours parler sur les mots.

La transitivité comme « passage direct » à ce dont on parle, implique qu'il n'y pas d'un côté une phrase et de l'autre ce dont on parle (un objet). Ceci suppose des termes ou des objets qui sont mis en relation les uns avec les autres (comme dans la logique où l'on présuppose une correspondance entre une proposition et ce qui la rend vraie). En revanche, la parole n'est pas un objet, mais plutôt un « point de vue » qui donne une relation à ce dont on parle. « Relation à » signifie qu'il n'y pas ici « une relation entre » langage et « monde ». Dans la langue il y a des rapports entre des signes, dans la parole les signes sont une condition pour qu'il y ait une

relation à ce dont on parle. Il n'y a pas un objet qui fonde ce qu'on en dit et qui ainsi donne une relation entre une phrase et un objet.

Pour la même raison, une phrase – on vient de le souligner – ne peut pas avoir comme objet elle-même. Pourtant, on a souvent, après Saussure, évoqué le caractère intransitif du langage. Dans *Les mots et les choses*, Michel Foucault souligne que la littérature moderne nous montre « une intransitivité radicale », et que son « discours ne pouvait avoir pour contenu que sa propre forme » (Foucault, 1966 : 313). Elle se heurte à « l'être brut du langage » et une phrase peut intransitivement parler de sa propre matérialité ou sonorité⁴. Mais cela implique qu'on laisse le signifiant éclipser le signifié ou qu'on prétend libérer le signe de son signifié. Bref, qu'on réduit le signe (et sa dualité) à une « logique du signifiant » qui définit le signifiant dans son immanence (comme dans une langue sans parole). Ce geste est souvent (par exemple chez Derrida et Lacan) considéré comme une radicalisation de Saussure, dans un effort pour articuler les conséquences de son refus de réduire la langue à une nomenclature (sa critique d'une théorie référentialiste du langage). Le langage ne renvoie pas au monde, mais à lui-même et son propre « jeu de signifiants ». Certes, on suit la critique saussurienne du rapport entre les signes et les choses, mais on n'assume pas la radicalité de cette critique, à savoir qu'elle ouvre à l'essence double du langage telle que cette essence échappe à la logique.

4.2. Langage et monde

C'est peut-être seulement après la publication de *De l'essence double du langage* qu'il est devenu clair qu'il faut penser le rapport entre langage et monde autrement que ne le fait la tradition. La nouveauté chez Saussure est donnée par ses concepts de différence et de dualité (double). Dans la pensée traditionnelle, il n'y a pas de problème en ce qui concerne la différence entre le langage et le monde étant donné que le problème est de pouvoir lier l'un à l'autre. Mais la différence est aussi pensée comme secondaire car elle ne peut rien créer. Elle est une conséquence des entités qui existent préalablement à leur différence. Avec le concept de différence chez Saussure, par contre, la différence entre langage et monde est essentielle. Sans une différence essentielle au monde on ne peut pas parler du monde. Ceci n'est pas clair chez Saussure, sauf en ce qui concerne la différence par rapport au son physique. Le son physique fait partie du monde et le langage s'en différencie au sens où cette différence – cet écart – devient une condition même du langage. Voici la dichotomie entre son physique et son linguistique. Le son linguistique – le rapport et l'unité son-sens – peut ainsi obtenir une autonomie qui assure l'immanence de la langue. Mais, d'autre part, le langage institue une différence par rapport au monde comme ce dont on parle. Sa transitivité n'est possible que sur le fond d'une différence qui ne peut être créée que par le langage. On le voit, la différence hétérogène entre signifiant et signifié reflète la différence entre langage et monde. Sans cette différence il n'y a – pour nous – ni langage ni monde.

5. Le signe saussurien

5.1. Du symbolique au diabolique

Tandis que le symbole correspond à une pensée qui cherche à réunir le langage et le monde, le signe saussurien déchire ce rapport ; il déchire le symbole censé le porter. En effet, par rapport à un signe symbolique, nous avons un signe diabolique. Un signe qui n'est pas défini par une

⁴ L'intransitivité du langage était un topos fréquent à l'époque, par ex. chez Roland Barthes (1970).

référence et qui divise ce qu'on s'imagine comme uni, ne peut être que diabolique. Le « symbole » sera transformé en « dia-bole ». Mais le diabolique est aussi une condition pour le symbolique dans le sens où le symbolique réunit ce qui auparavant a été divisé.

L'Un se divise en Deux et par la suite il faut essayer de réparer le déchirement par le symbole ou par le langage. Aussi le diabolique – comme le diable – présuppose-t-il qu'il y a une unité à briser ou à diviser – un peu comme le déchirement qui nous sépare du Paradis. En ce sens le diabolique représente une négation qui nous donne ce qui est opposé à l'être. Appliquée au langage, la négation (le non) nous sépare du monde pour nous faire entrer dans le symbolique. La séparation (le diabolique) sera ainsi une condition du langage, du symbolique.

En fait, nous avons ici une figure de pensée avec une longue histoire théologique et philosophique. Comment réparer l'unité perdue ? Comment comprendre le rapport entre le langage et le monde quand il n'y a plus de « langue du Paradis » ? Le diabolique est toujours une punition ou une menace de punition. Babel est la punition de Dieu qui arrache aux hommes leur langue de Paradis pour qu'ils ne se comprennent plus ; avec la diversité des langues nous sommes dans le diabolique – elle nous sépare. D'un côté l'unité (et universalité), de l'autre ce qui rompt avec cette unité. Au fond, nous avons ici une ontologie de l'être. L'être est un (non divisé) et est ainsi caractérisé par une identité : « No entity without identity ». La négation ou la division vient par la suite, éventuellement comme une « chute linguistique ». Et si une négation crée quelque chose, elle est toujours considérée comme extérieure au langage (un peu comme une loi). Mais ce qui est exclu, c'est toujours la négativité au sens de Saussure, à savoir une négativité « positive » qui constitue les signes et le langage.

Aussi le signe chez Saussure n'est-il ni symbolique, ni diabolique. On peut à la limite dire qu'il est les deux en même temps. Le signe nous sépare du monde (le diabolique) et par là nous sommes liés au monde (le symbolique). Mais « les deux en même temps » c'est justement ce qui est impossible, étant donné que le sens du symbolique et du diabolique implique qu'ils s'excluent l'un l'autre. Dans la tradition le signe était toujours symbolique. Il nous réunit avec ce dont on parle : le monde. Le diabolique était censé rompre ce lien et ainsi nous séparer de la vérité et de la référence. En somme, le diabolique est la déconstruction du signe dans son lien au monde. En ce sens, le diabolique sera la négation du symbolique. Or pour Saussure il n'y a pas de signe à déconstruire – il n'y a pas un signe positif à dissoudre. Il n'y a pas non plus un rapport entre les signes et les choses qu'on peut ou affirmer (le symbolique) ou nier (le diabolique). Ceci est exclu par le caractère double et relationnel du signe.

5.2. Le vide plein

Le signe paradigmatique chez Saussure est le signe sans référence et sans négation d'une référence : le zéro aussi bien dans le sens mathématique que dans le sens grammatical comme « morphème zéro ». Un tel symbole ou signe n'est pas obtenu par une négation d'un terme positif. Il correspond à la négativité dans le sens où un vide (ou un « rien ») peut avoir un sens et donc créer quelque chose. Pour la même raison, un signe n'est pas la négation d'une chose. Il nous donne plutôt ce vide qui assure une différence par rapport aux choses et qui nous permet de parler de choses. Ce vide n'est ni symbolique ni diabolique et il n'est pas non plus une absence (une négation de l'être). Aussi rompt-il avec notre ontologie de l'être, qui est le fondement de la logique. Telle est la radicalité de Saussure : il déconstruit la logique (la logique de l'identité) et nous permet de penser le langage d'une manière qui ne suit ni la philosophie du langage ni la linguistique actuelle.

En effet, ce n'est pas par hasard que le signe zéro – 0 – n'a pas été inventé en Occident. Il nous vient de l'Inde par l'entremise de la culture arabe. Arrivé en Occident, il a été d'emblée stigmatisé comme signe diabolique. Un signe qui ne fait pas référence à quelque chose et qui

ne représente rien, ne peut pas être à proprement parler un signe. Ce qui n'est pas fondé sur l'être – ce qui existe – ne peut pas exister car Dieu a créé ce qui existe. Mais la négativité qui définit une langue n'est pas obtenue par une négation et le vide qui assure son existence n'est pas un manque ou un abîme. Il s'ensuit qu'un dieu n'a pas pu créer la langue. Il faut plutôt parler d'un « vide plein » comme condition de notre existence en tant qu'êtres parlants.

Références bibliographiques

BARTHES, Roland (1970). To write: An intransitive Verb?. Dans R. MACKSEY & E. DONATO (dirs.), *The Language of Criticism and the Sciences of Man: the Structuralist Controversy*. (p. 134-156). Baltimore : Johns Hopkins University Press.

BENVENISTE, Émile (1966). *Problèmes de linguistique générale, I*. Paris : Gallimard.

BENVENISTE, Émile (1974). *Problèmes de linguistique générale, II*. Paris : Gallimard.

CLG = SAUSSURE, Ferdinand de (1974).

CLG/E = SAUSSURE, Ferdinand de (1968).

ELG = SAUSSURE, Ferdinand de (2002).

FOUCAULT, Michel (1966). *Les mots et les choses*. Paris : Gallimard.

JAKOBSON, Roman (1963). *Essais de linguistique générale*. Paris : Éditions de Minuit.

LEVI-STRAUSS, Claude (1962). *La pensée sauvage*. Paris : Plon.

SAUSSURE, Ferdinand (de) (1968). *Cours de linguistique générale*. (Édition critique par R. Engler). Wiesbaden : Otto Harrassowitz, tomes I et II.

SAUSSURE, Ferdinand (de) (1974). *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot.

SAUSSURE, Ferdinand de (2002). *Écrits de linguistique générale* (Établis et édités par S. Bouquet & R. Engler, avec la collaboration d'Antoinette Weil). Paris : Gallimard.

UTAKER, Arild (2016). *La philosophie du langage ; une archéologie saussurienne*. Limoges : Lambert-Lucas. [1^{re} édition : Paris : PUF, 2002].